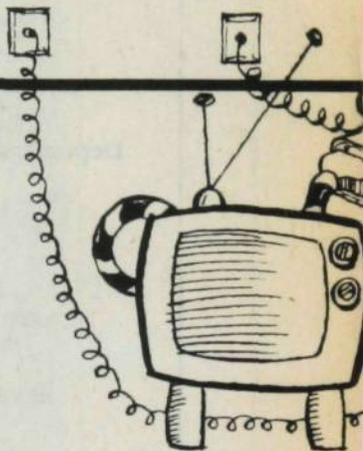


PORNO ET CENSURE

«Je rêve du jour où Monsieur Heffner (le grand patron de Playboy) sera ruiné... non pas parce que l'État l'aura censuré, mais parce qu'il n'aura plus de clients (grâce entre autres à) l'influence éclairante du féminisme.»

Lysiane Gagnon, *La Presse*, 20 janvier 1983



Il est toujours un peu odieux d'empêcher les gens de rêver, mais nous devons rappeler à toutes les optimistes que dans la vraie vie, ce ne sont pas tout le temps les «bonnes» qui gagnent et les «méchants» qui sont punis.

Contrairement à Playboy Entreprises et consorts, le féminisme n'est pas une industrie multinationale et multimilliardaire, ne jouit pas de l'appui des gouvernements et ne diffuse pas un produit parfaitement intégré à une idéologie qui domine depuis des millénaires. Alors, pour l'influence, nous ne pouvons rien garantir.

Quelle mouche nous pique ?

Depuis le début de l'année, on s'est beaucoup demandé dans les médias pourquoi les femmes avaient attendu l'affaire de la télévision payante avant de protester aussi massivement contre la pornographie. N'avions-nous jamais remarqué auparavant l'omniprésence des étalages de publications pornographiques, des affiches de cinéma, des sex-shops et des clubs de danseuses nues ? Notre réaction était donc irrationnelle et disproportionnée ? Non. Si nous avons réagi différemment, c'est parce qu'il y a une différence.

Jusqu'ici, la pornographie était un divertissement pour hommes ; on la consommait dans les clubs, dans les parties de chasse et de pêche, dans les enterrements de vie de garçon, bref, là où les seules femmes présentes étaient payées pour y être : danseuses et prostituées.

Avec l'arrivée de la T.V. payante et des vidéo-cassettes, les femmes ont compris

que la pornographie allait bientôt entrer chez elles, là où elles vivent, travaillent, élèvent leurs enfants. On nous demande maintenant bien davantage que de la tolérance face à la porno ; il faudrait lui donner l'hospitalité.

Même si on parle de «divertissement pour adultes», la très grande majorité des femmes de 1983 n'aiment pas plus la pornographie que toutes celles qui, avant nous, ont jeté Playboy à la poubelle malgré ces si-bons-articles vantés par nos maris, amants ou fils.

Certains en concluent qu'une répulsion fondamentale pour les choses du sexe — un instinct atavique — pousse les femmes à en combattre farouchement les représentations même les plus anodines.

Nous croyons plutôt que — quelles que soient les raisons morales ou éthiques qu'elles invoquent pour s'y opposer — les femmes savent depuis toujours, consciemment ou intuitivement, que la porno nous cause un tort irréparable ; qu'elle n'est pas seulement une «conception infantile et fort pauvre de la sexualité» ou du «sexisme ordinaire», pour reprendre les mots de madame Gagnon, mais surtout une *propagande haineuse* dirigée contre nous.

Les techniques de la propagande

Dans son ouvrage *Techniques of persuasion*,¹ le chercheur américain J.A.C. Brown identifie et explique huit techniques de propagande politique universellement utilisées, entre autres par les nazis à partir de 1933. La pornographie, «douce» ou «dure», se sert systématiquement de

chacune de ces techniques.

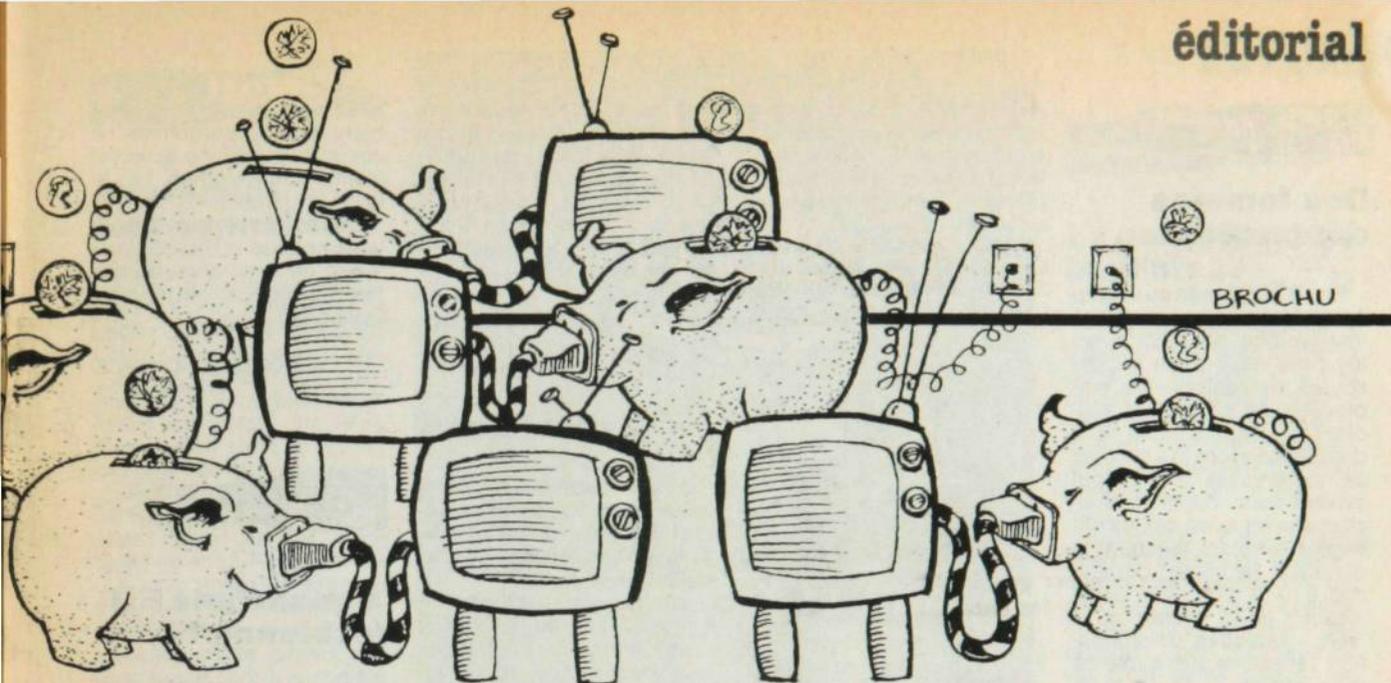
1/ *L'utilisation de stéréotypes.* Facile à voir. Dans la porno, les femmes sont invariablement disponibles aux désirs des hommes, putains-victimes consentantes, subjuguées ou soumises au tout-puissant phallus.

2/ *La substitution de nom.* Dans la porno, les femmes sont des *plottes*, des *lapines*, des *poulettes*, des *chiennes en chaleur*, etc., ou encore, comme cet hiver dans la vitrine du Café Caprice à Montréal, des *modèles 83*. Autrement dit, elles n'appartiennent pas tout à fait à la race des êtres humains.

3/ *La sélection des faits.* Il s'agit de n'exposer que les faits qui font l'affaire du propagandiste, comme s'il s'agissait de l'entière vérité objective. Dans la porno, la jouissance dans la soumission devient l'unique caractéristique qui définit toute notre sexualité, à toutes.

4/ *Le mensonge.* Un exemple tiré de la porno douce, c'est-à-dire du magazine *Penthouse* (mars 83) : une lectrice canadienne-française (sic) écrit au courrier des lecteurs pour raconter un «fait vécu». Elle a volé 20\$ dans la caisse du restaurant où elle travaille comme serveuse. Son patron l'a vue. Plutôt que de la dénoncer à la police, il lui propose de se déshabiller et de se laisser fouetter par tous les employés. Le châtiment lui semble juste. Elle va acheter elle-même le fouet et avoue qu'après cette séance très érotique, elle n'avait jamais été aussi excitée de sa vie.

5/ *La répétition.* Comme l'écrivait Adolf Hitler dans *Mein Kampf*, ce n'est que lorsque les idées les plus simples auront été répétées des milliers de fois que les masses finiront par les retenir ; dans la porno, les femmes sont des êtres inférieurs, presque des animaux. Elles jouissent lors-



BROCHU

L'ANNÉE DU COCHON DÉCODEUR !

qu'elles sont humiliées, battues, violées.
6/ *L'affirmation pure et simple.* Exemple : la pornographie est un divertissement normal, sain et naturel. À preuve, il y en a partout et ça ne fait de mal à personne !

7/ *L'appel à l'autorité.* Il s'agit de prouver que les idées mises de l'avant sont intelligentes et respectables. Les hommes d'affaires de Wall Street vont souper au club Playboy, la Playmate du mois est ingénieure ou courtière d'assurances, et même le président Carter a accordé une entrevue à ce très sérieux magazine qui emploie, dit-on, les meilleurs journalistes au monde. Le président de First Choice a beaucoup insisté sur «l'honorabilité» de Playboy.

8/ *L'identification d'un ennemi.* Cette dernière technique sert à renforcer le sentiment de solidarité à l'intérieur du groupe qu'on cherche à influencer. Ici, la tête de turc est toute désignée : les féministes veulent enlever la porno aux hommes, il faut se mobiliser contre elles, les empêcher de faire de la censure.

Des effets pernicieux

Quand on commence à voir la pornographie comme une entreprise de propagande haineuse, on s'aperçoit vite qu'elle n'a rien d'infantile et qu'il ne suffira pas aux femmes de ne pas s'abonner ou de changer le poste au bon moment pour enrayer ses effets.

Car le fait d'être des femmes ne nous immunise pas contre la pornographie. Pernicieusement, elle réussit parfois à nous exciter par des images de femmes humiliées, battues, violées et elle nous amène à nous demander avec angoisse si

nos désirs les plus secrets ne sont pas là, si notre bonheur ne résiderait pas justement dans cet esclavage dont nous voulons nous libérer. Plusieurs esclaves noirs y ont cru ; ils ne connaissaient pas d'autre vie et on ne leur avait jamais permis de développer une autre vision d'eux-mêmes.

Le message de la porno est si efficace et si retors qu'il parvient même à faire croire à certaines d'entre nous qu'exiger l'interdiction de cette propagande haineuse et diffamatoire serait faire de la censure et porter atteinte à la liberté d'expression.

Quelle censure ?

Depuis des siècles, nous sommes exclues de tous les pouvoirs, financier, politique, judiciaire, religieux. Nos livres, nos films, nos pièces (*Our Bodies, Our Selves* aux États-Unis, *Not A Love Story* en Ontario, *Les Fées ont soif* au Québec) sont dénoncés par la droite et interdits. Nous connaissons bien la censure, trop bien pour l'invoquer nous-mêmes quand il s'agit de défendre nos droits.

Pourtant, il existe des lois qui interdisent la discrimination, comme la Loi canadienne des droits de la personne et la Charte québécoise des droits et libertés, ainsi que des dispositions du Code criminel qui interdisent la propagande haineuse. Les Noirs, les Juifs, les autochtones ne se privent pas d'y avoir recours pour se protéger contre le mépris, la diffamation et la haine.²

Quand il s'agit d'eux, on reconnaît qu'ils ont raison et on ne crie pas à la censure : on se souvient que les lynchages, les pogroms et les génocides avaient été longuement préparés par la propagande.

Quand il s'agit de nous, on oublie très facilement qu'au Canada, il y a un viol toutes les 17 minutes et qu'une Canadienne sur 10 est battue par son mari ou son amant.

On nous soupçonne de faire alliance avec la droite, avec l'Église catholique. Même si tous les évêques partageaient la position de Mgr Lebel de Valleyfield, qui a publiquement appuyé la lutte des femmes contre la porno, cela ne nous ferait pas changer d'avis : ce n'est pas parce qu'ils sont contre la guerre nucléaire que nous serons pour.

Mais qu'on se rassure, l'épiscopat québécois ne nous appuie pas ; selon eux, la télévision payante n'est qu'un «épiphénomène» et réclamer de l'État l'interdiction de la porno «porterait atteinte au pluralisme de la société québécoise».³ Ce souci les honore, mais il ne les a jamais empêchés de réclamer à grands cris l'interdiction de l'avortement, et il ne les sensibilise pas pour autant au fait que l'excommunication des femmes pour cause d'avortement ressemble étrangement à de la censure.

Pour nous, l'éducation sexuelle, la liberté sexuelle, le plaisir sexuel des femmes, le lesbianisme, la nudité en général et le corps féminin en particulier ne sont pas obscènes. L'Église, la droite et les pornographes affichent tous les jours le contraire. C'est là qu'elle se fait, la véritable alliance.

● L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

1/ Cité par Beverly Labelle, «La propagande de la misogynie», in *L'Envers de la nuit*, Les Éditions du Remue-Ménage, Montréal 1983.

2/ Exemple : enquête sur le racisme dans le taxi à Montréal (janvier 1983), suite à des allégations de discrimination raciale, devant la Commission québécoise des droits de la personne.

3/ In *La Presse*, 10 février 1983.